

Tendances du cinéma américain

Robert-Claude Bérubé, p.s.s.

Number 26, October 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1961). Tendances du cinéma américain. *Séquences*, (26), 6–7.

TENDANCES DU CINÉMA AMÉRICAIN

Une transformation profonde s'est opérée ces dernières années dans le cinéma américain. Il fut un temps où la structure industrielle d'Hollywood dominait le monde du cinéma. Des grands studios sortaient régulièrement, bien alignés, étiquetés et enveloppés, comme d'une fabrique de saucisses, dix longs métrages au moins par semaine. Ces films à peu près interchangeables, conçus selon des critères d'*entertainment*, venaient alimenter des chaînes de salles reliées financièrement aux grandes compagnies. Des règles rigides dominaient ce processus et l'indépendance était plutôt mal vue et rapidement matée ou brisée ; Orson Welles est là pour en témoigner.

Dix années décisives

Dix ans ont suffi pour renverser la situation, pour ébranler la domination des grandes entreprises. Parmi les événements qui ont contribué au changement il faut compter la popularité grandissante de la télévision qui n'a pas peu contribué à bouleverser les habitudes de la masse en matière de distraction. Il y eut aussi une décision gouvernementale brisant les monopoles qui réunissaient sous une même bannière et une même direction des réseaux de salles et des studios de production. Désormais le producteur n'était pas assuré d'un débouché automatique pour tous ses films, même ceux de qualité médiocre. Enfin, il faut noter la part croissante qu'ont pris les producteurs indépendants dans le ciel d'Hollywood.

Le premier à se faire vraiment une place au soleil comme producteur indépendant fut Stanley Kramer. Un choix habile de sujets originaux et de réalisateurs à la fois expérimentés et novateurs pour les mettre en valeur firent de lui le *bright young man* de la première partie de la décade. D'autres tentèrent l'aventure, dont l'acteur Burt Lancaster qui mit sur pied avec deux associés une firme qui fut responsable de nombreux films de qualité. Aujourd'hui, la production indépendante égale presque si elle ne la dépasse la production traditionnelle. Les réalisateurs de valeur qui ont goûté la liberté que leur apportent ces nouveaux cadres de travail les ont adoptés presque exclusivement. La compagnie *United Artists* est devenue le canal de distribution habituel de ces producteurs et peut ainsi s'enorgueillir chaque année de mettre sur ses listes les noms les plus réputés et les films aux sujets les plus originaux.

Une tendance sociale

La critique sociale fait partie de la tradition américaine ; elle fut à l'origine du pays et continue d'exercer une pression salutaire sur son administration. L'école sociologique américaine a eu une influence sur plusieurs aspects de la culture aux Etats-Unis et il serait bien surprenant que le cinéma n'en ait pas été touché. Même aux temps de la dictature monolithique des grands studios, il s'est trouvé des artistes pour présenter à la face du monde certains défauts de la struc-

ture sociale ambiante. *Citizen Kane*, *The Grapes of Wrath*, *Greed* sont des exceptions peut-être, mais marquantes.

D'autres films, moins virulents mais quand même attentifs à la condition sociale de l'Américain moyen sont à signaler : *Mr Smith goes to Washington*, *Mr Deeds goes to town*, *The Best Years of our Life*, etc.

Les années '50 avec le vent d'indépendance et de liberté qu'elles faisaient souffler sur les studios donnèrent l'essor à un certain nombre de films sociaux. Ils constituèrent la majeure partie de la production de Kramer qui semble rechercher les sujets à controverse ; depuis *Home of the Brave* jusqu'à *Judgment at Nuremberg*, il semble avoir pris pour but de faire réfléchir ses contemporains sur des thèmes d'actualité ; cependant son talent est plus souvent celui d'un pamphlétaire que d'un artiste et cela nuit quelque peu à la force de ses arguments.

De même la firme Hecht-Hill-Lancaster fut à l'origine de tout un mouvement d'études sociales et d'auto-critique vers le milieu de la décade. Ce qui donna le branle ce fut le succès de *Marty* ; d'abord présenté à la télévision ce sujet porté à l'écran par Delbert Mann, un réalisateur de T.V. dont c'était le premier film, remporta un grand succès et l'estime générale. Il n'en fallait pas plus pour que scénaristes et techniciens de télévision jouissent d'une faveur nouvelle auprès des cinéastes. C'est ainsi que Sidney Lumet, Robert Mulligan,

John Frankenheimer, Jack Garfein, Martin Ritt et quelques autres eurent la possibilité de tenter leur chance au grand écran. Chacun choisit pour ses débuts un sujet social : qui l'administration de la justice, qui les problèmes de la jeunesse, qui la discrimination raciale ou les conflits ouvriers.

D'autres réalisateurs, dont le talent d'auteur de films s'était révélé ou confirmé au début des années '50, s'affirmaient de plus en plus dans des films incisifs comme *Attack* et *The Big Knife* (Robert Aldrich), *Rebel without a Cause*, *Bitter Victory* (Nicholas Ray), *On the Waterfront*, *East of Eden*, *Wild River* (Elia Kazan), *From Here to Eternity*, *A Hatful of Rain* (Fred Zinneman).

Un cas à signaler est celui de Dore Schary. Chef de la production dans l'une des plus grandes compagnies, la Metro-Goldwyn-Mayer, Schary consacra une partie de cette production à l'élaboration de films à sujets sociaux dont peu remportèrent assez de succès financier pour justifier sa politique auprès des actionnaires qui lui retirèrent son poste. Ce fut l'époque des films de Richard Brooks : *Blackboard Jungle*, *Something of Value* auxquels s'ajoutèrent d'autres essais tels *Edge of the City*, *Trial*, *Slander*, *Ransom*.

Cette période heureuse que l'on peut situer de 1954 à 1957, époque de floraison exceptionnelle, n'eut pas de suites pratiques à cause de l'échec financier de la plupart de ces films. La production d'aujourd'hui est à double courant : pour contrebalancer l'influence du petit écran on fait la surenchère du spectacle sur grand écran destiné au plus grand nombre de consommateurs possibles ou l'on offre aux jeunes, qui forment la majorité de l'assistance



**Un film de l'école de New York
Shadows de John Cassavetes**

régulière dans les salles, un menu faisandé de science-fiction, d'horreur, de jeunesse rebelle et de... Jerry Lewis.

Les talents les plus prometteurs même se sont laissés prendre aux appâts de la super-production : Ray avec *King of Kings*, Aldrich avec *Sodom and Gomorrah*, Kubrick avec *Spartacus*.

Une nouvelle vague

De temps à autre la tradition de fidélité à la réalité sociale semble devoir être reprise. Frankenheimer avec *The Young Savages*, Irving Kershner avec *The Hoodlum Priest*, Irving Lerner avec *Studs Lonigan* ont fait naître périodiquement de nouveaux espoirs.

Mais il semble plutôt que l'avenir repose sur l'orientation prise par des jeunes cinéastes qui avec des moyens de fortune réalisent tant bien que mal des oeuvres de valeur. Ce mouvement a son centre à New York et ses représentants portent les noms de Lionel Rogosin, Sidney Meyers, Morris Engel, Bert Stern, Jerome Hill, Shirley Clarke, John Cassavetes auxquels on peut ajouter, bien qu'ils tra-

vaillent surtout sur la côte ouest, les frères Dennis et Terry Sanders. Leurs films s'appellent : *The Little Fugitive*, *The Quiet One*, *On the Bowery*, *Come back Africa*, *Jazz on a Summer's Day*, *The Sand Castle*, *The Connection*, *Shadows*, *Crime and Punishment U.S.A.*, *Weddings and Babies*.

Ce sont les vrais indépendants, ceux qui avec une caméra parcourent les rues, captent les foules, font leurs films dans un esprit d'amitié avec leurs interprètes, improvisent souvent, traquent la vérité dans ses recoins les plus reculés et donnent des oeuvres sincères si non figolées. On les a comparés aux réalisateurs de la nouvelle vague française mais ils semblent s'apparenter plutôt au mouvement du « Free Cinema » en Angleterre.

Cette école de New-York fera-t-elle long feu, l'avenir le dira mais dès à présent elle nous est sympathique par sa recherche, sans compromission, d'une vérité cinématographique prise à même la réalité sociale du peuple américain.

Robert-Claude Bérubé, p.s.s.